

Le Pape et le gestionnaire (suite...)



Pierre-Yves Gomez

Professeur – EM Lyon

**Directeur de l'Institut Français de Gouvernement des
Entreprises**

Lorsque j'ai publié, en septembre dernier, un éditorial pour la Revue de sciences de gestion intitulé « le Pape et le gestionnaire », je ne m'attendais pas à recevoir, de la part de collègues et de praticiens, autant de marques de sympathie. Cet article proposait au lecteur réputé avoir quelques accointances avec la gestion, une invitation à lire l'encyclique du pape Benoît XVI, *Caritas in Veritate* qui venait de paraître. Il ne s'agissait pas, notons-le, d'un appel à la conversion mais à la culture. En effet, ce texte remarquable offre une analyse critique de la société contemporaine d'une grande cohérence, ce qui n'est pas très courant dans une période intellectuellement marquée par l'effritement du savoir et la disparition des grands récits. Comme chacun le sait, les encycliques sociales proposent des synthèses inspirées non seulement du fond spirituel promu par l'Eglise catholique mais aussi par des économistes, des sociologues, des philosophes ou des théologiens dont les travaux sont mis en congruence avec la représentation de l'homme et de la société que se fait le christianisme. Ainsi, *Caritas in Veritate* a-t-elle bénéficié des recherches de l'économiste italien Stefano Zamagni sur la gratuité en économie, du philosophe allemand Ernst-Wolfgang Böckenförde sur le rôle de l'État dans le projet libéral, ou des expériences originales de coopératives conduites par le mouvement social *Communion et libération*. Inviter à lire *Caritas in Veritate*, c'était donc proposer de bénéficier non seulement d'une interprétation surplombante de la société contemporaine, incluant la place du travail comme une critique de la course à la technologie, mais de découvrir aussi comment des expériences et des analyses partielles sur le monde peuvent être mises en relation au nom d'une même conception de l'homme - ambition qui est celle, finalement, des... sciences de l'homme. Tel était mon propos dans cet éditorial.

Les réactions, je l'ai dit plutôt sympathiques, qu'il a suscité n'étaient pas exemptes d'une certaine stupéfaction. Comment un chercheur sérieux peut-il promouvoir un texte relevant de la spiritualité (ce qui n'est déjà pas très sérieux), si ce n'est de la foi (ce qui l'encore moins), bien loin de la rationalité quasi scientifique que revendique la gestion (qui, elle, est très sérieuse). J'avoue que cet étonnement m'a étonné. Qu'un texte produit par l'organisation la plus ancienne du monde, dont l'expérience de la gestion est bimillénaire, et dont le cœur de métier, si l'on ose dire, est de soutenir une certaine vision de l'homme (le fameux « humanisme intégral » de Maritain) - que ce texte, dis-je, ne soit pas considéré comme au moins aussi important que je ne sais quel article insignifiant publié par je ne sais quel chercheur inconnu dans je ne sais quelle revue étoilée, voilà qui m'a étonné. Qu'une

production contemporaine de la tradition humaniste judéo-chrétienne, celle qui nourrit notre culture depuis des siècles et dont se sont inspirées la plupart des représentations occidentales de la société, ne soit pas lue, ne serait-ce que pour se tenir au courant, voilà qui m'a étonné. Qu'un texte dense mais clair, dont on connaît parfaitement le contexte et les hypothèses, qu'on les partage ou pas, soit catalogué dans l'infâmante rubrique « religion » alors que la moindre publication orientalisante sur l'art de la guerre, la double vie du chrysanthème ou la thérapie par le thé, est présentée comme le comble de la pensée managériale pour demain, voilà qui m'a étonné. Enfin, qu'attirer l'attention du monde de la gestion (où l'on fait, pourtant, profession de réfléchir), sur l'intérêt intellectuel d'une encyclique, paraisse relever d'un acte de résistance héroïque digne d'un dissident soviétique, voilà qui m'a étonné.

Je suis bien sûr revenu de mon étonnement. Car, me suis-je dit, il y a deux façons de penser les disciplines de la gestion. La première consiste à mettre l'homme au centre de nos préoccupations et à considérer que la gestion est un effort intellectuel pour simplifier sa vie, le libérer du travail asservissant ou avilissant et pour rendre accessoirement efficace les organisations productives au service du bien de tous. Reste alors que si l'homme est au centre, il nous faut faire un sérieux effort pour définir qui il est. On ne s'étonnera pas, dans ce cas, qu'on lise *Caritas in Veritate* comme une source, parmi d'autres, pour tâcher de le comprendre. La seconde considère que la gestion a pour vocation de rendre plus efficace des processus sophistiqués, de combiner des moyens coûteux pour atteindre des buts complexes. Parmi ces moyens, il y a l'homme. Dans ce cas, on ne s'étonnera pas que certains, comme le héros du *Meilleur des mondes* d'Huxley, trouvent dans la lecture interdite des grands textes humanistes, le moyen de contrarier Big Brother, ses processus métriques, sa gestion des cadres et son bonheur technico-managérial. *Caritas in Veritate* se lit alors comme une échappée politique.